

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e)

(Métro : Pyrénées)

C'EST LE 1^{er} MAI...

...que les électeurs du Front populaire pourront démontrer leurs véritables sentiments révolutionnaires !...

LA VICTOIRE DU FRONT POPULAIRE N'EST PAS LA DÉFAITE DE LA BOURGEOISIE

Place à l'action ouvrière directe et révolutionnaire !

AUX TRAVAILLEURS

Cinquante ans déjà nous séparent de la première journée revendicative où la grève générale fut adoptée par les travailleurs comme arme de lutte contre leurs oppresseurs.

Cinquante années durant lesquelles la lutte pour l'émancipation sociale ne fut qu'un long martyrologe où tombèrent les meilleurs éléments de la classe ouvrière en marche vers son affranchissement.

Chicago 1886, Vienne, Clichy 1890, Fournies 1891, Paris 1906 et 1919, 1920, marquent les étapes d'une lutte sans merci entre le capitalisme affameur et les travailleurs asservis et qui portait en elle l'espoir d'un monde meilleur.

La grande tourmente de 1914-1918 vint interrompre cette montée glorieuse. Ce fut le début d'une période de déboires pendant laquelle le capitalisme reprit l'avantage à la faveur des divisions ouvrières.

Après vingt ans d'erreurs accumulées, le syndicalisme ouvrier français vient enfin de ressoudre ses tronçons épars et doit se préparer à faire face à la situation tragique où se joue le sort de la classe ouvrière.

En effet, de tous côtés, les rivalités impérialistes aux prises avec une crise économique sans précédent, ont accumulé les dangers de guerre et de fascisme. Le monde est à nouveau à la merci d'une catastrophe où sombreront les dernières libertés ouvrières.

Or, tandis que cette situation commande une action vigoureuse et une vigilance de tous les instants, la partie électorale occupe toute l'activité des dirigeants de la C.G.T. réunifiée.

Dans quelques jours, le Gouvernement de Front populaire sera installé au pouvoir et sera placé en face de ses responsabilités.

Sa composition hétéroclite, le manque de courage de ses principaux représentants, ne lui permettront pas de réaliser les timides revendications contenues dans son programme, contre une oligarchie de combat, fermement décidée à la lutte farouche pour la défense de ses priviléges.

Ce sera à nouveau la sombre désillusion devant les attaques répétées de la réaction accentuant le désordre financier et le chômage pour démoraliser les esprits et préparer l'accession de ses hommes de main à la direction des affaires publiques.

Non seulement les décrets-lois ne seront pas abolis, mais la dévaluation qu'il ne pourra éviter viendra encore aggraver les conditions de vie des ouvriers et dresser contre lui la classe moyenne, proie toute désignée au fascisme.

Sur le plan extérieur, sa politique de soutien des impérialismes vainqueurs, s'appuyant sur l'ignominieux traité de Versailles, favorisera les sinistres desseins des fauteurs de guerre devant lesquels les chefs des partis d'extrême-gauche et de la C.G.T. préparent l'abdication dans l'Union sacrée.

Devant ces multiples dangers qui menacent de réduire à néant tout un passé de luttes ardentes et risque de nous faire retomber dans le pire esclavage, l'Union Anarchiste lance le cri d'alarme à tous les hommes d'action, à tous les sincères révolutionnaires pour qu'ils s'emploient activement à entraîner les travailleurs à la lutte directe sur leur terrain de classe qu'ils ne sauraient abandonner sous peine d'être livrés aux pires aventures.

Que l'exemple des pays voisins sombres dans le fascisme ; que celui de nos camarades d'Espagne qui supplie par l'action révolutionnaire à l'insuffisance du Front populaire espagnol, nous soient une leçon salutaire.

C'est seulement par son action propre et persévérante que la classe ouvrière orientera victorieusement ses batailles futures.

Pour les revendications immédiates des travailleurs ;

Pour l'amnistie totale ;

Pour la lutte contre la guerre et le fascisme par l'action directe et la grève générale ;

Pour l'affranchissement de l'exploitation capitaliste et étatiste, le 1^{er} mai 1936 devra marquer la renaissance de l'action révolutionnaire.

1^{er} MAI
1936

Premier mai... Quelle date pourrait être mieux choisie pour d'utiles et réconfortantes méditations ! Jamais ne parut plus urgente et nécessaire, et riche de promesses, la volonté qui, depuis plus d'un demi-siècle, a fait de cette journée de printemps sa manifestation et son symbole. L'affirmation par les travailleurs de leur union, de leurs revendications, et de l'avenir qu'ils entendent préparer.

Il n'y a plus à prophétiser la ruine de l'ordre de choses qui existait lors des premières célébrations ouvrières du 1^{er} mai, cet ordre de choses que les pédants et les larbins proclamèrent indestructible, fondé sur d'inépuisables lois naturelles. Partout il s'écroule ou s'est écroulé. Il succombe à l'incapacité d'exister. La seule question est de savoir ce qui lui succédera. Ou l'affreux système dictatorial qui sévit sur une grande partie de l'Europe, la stabilisation de la misère et de l'oppression au profit d'une caste privilégiée, les guerres féroces que l'on voit déjà menacer. Ou une transformation profonde dans un sens nettement socialiste et libertaire.

Ce qui apparaît, ce qui apparaîtra avec de plus en plus de netteté, c'est que non seulement l'autoritarisme capitaliste doit être combattu, mais que tout essai pour adopter ses institutions, pour les adapter à des fins ouvrières, est d'avance frappé d'impuissance et d'absurdité. Les méthodes du prolétariat ne peuvent qu'être aussi nouvelles et aussi originales que ses buts.

Il ne s'agit pas, pour les militants du prolétariat, de substituer une tyrannie nouvelle aux tyranies existantes, mais de supprimer toutes les tyranies. Il n'y a pas de substituer une nouvelle classe parasitaire aux exploitateurs actuels, mais de permettre à chacun d'associer au travail selon ses forces et ses capacités et de participer à la consommation selon ses besoins. Et par là même de détruire l'Etat, appareil d'oppression d'une classe par une autre classe.

Cela, les doctrinaires même du marxisme et du bolchévisme l'ont reconnaître et, du moment où la force des faits, la logique du socialisme les emportait, que tel était le but à atteindre. Engels l'a dit en termes remarquables. Lénine et les siens l'ont confessé, mais en en remettant l'accomplissement à beaucoup plus tard, après la « phase transitoire », et qui dure depuis vingt ans, d'un des plus effroyables autoritarismes qui aient jamais existé.

Nous pensons que ce n'est pas par la tyrannie, mais par la liberté que l'on va à la liberté. Et que ce n'est pas en copiant les plus exécrables institutions de l'impérialisme bourgeois que l'on établit une société vraiment prolétarienne.

Et nous ne pouvons davantage faire confiance à tous ces maquignonnages politiciens, à toutes ces compromissions, à tout ce charlatanisme petit-bourgeois, toute cette démagogie à grandes phrases et à recettes fallacieuses dont la faille va promptement dévoiler ceux qu'elle a abusés.

Lorsqu'aux victoires électorales de l'extrême-gauche auront succédé les débâcles de ses électeurs, lorsque le Front Populaire aura prouvé son impuissance à remédier sérieusement à quoi que ce soit, il est à craindre qu'une trop compréhensible colère ne jette à n'importe quel stupide fascisme les infortunes déçus. Et d'autant plus qu'ils y auront été singulièrement préparés par avance par la démoralisante propagande des meneurs et théoriciens du Front Populaire et en particulier de ces « bolchevistes » si comiquement mués en défenseurs de l'ordre, de la famille, de l'armée, de la police, de la petite bourgeoisie et du drapeau tricolore.

Et il est à craindre aussi que des gouvernements affolés, désespérés, ne se laissent aller à chercher une issue en laissant éclater la guerre.

Il y a, certes, plus d'une éventualité grave et dangereuse à envisager. Mais, au fur et à mesure aussi que la faille politicienne apparaîtra, l'union des travailleurs se fera dans les méthodes éprouvées de l'action ouvrière. Et l'unité syndicale recréée, mais qu'il reste à utiliser à son plein rendement, en fournira l'instrument excellent.

Parmi les militants réellement prolétariens, il n'est point de divergence sérieuse quant aux aspirations essentielles. Nos camarades socialistes et communistes veulent, au fond, les mêmes choses que les anarchistes-communistes et que les vrais syndicalistes. Ils ont eu le fort de croire que certaines méthodes et certains meneurs pourraient aider à les réaliser. Instruits par l'expérience, ils ne s'emploieront qu'avec

VERS D'AUTRES 1^{er} MAI

J'ai assisté et pris part aux premières manifestations du 1^{er} mai.

Elles furent émouvantes et sensationnelles. Leur signification fut précise et claire.

En ce temps-là, la journée du 1^{er} mai était celle de la mise sur pied, de la levée en masse des travailleurs de toutes catégories, se rassemblant, virils, à l'appel de leurs organisations de classe et défiant sur la voie publique en flots tumultueux et grondants.

Le mot d'ordre, alors n'était point imposé de donner, dans le calme et la dignité, l'impression d'une force sûre d'elle-même. Il n'était point question d'aller, bannière et drapeaux corporatifs claquant au vent, porter processionnellement et paisiblement aux Présidents et aux Maires le cahier des revendications ouvrières et prier les représentants de l'Ordre (de l'ordre bourgeois) de transmettre plus ou moins respectueusement aux Pouvoirs publics les *desiderata* du monde du Travail, politiquement asservi et économiquement exploité.

À cette époque, on ne se bornait pas à se réunir en vase clos afin d'écouter bien sagement des discours bien sages.

Dans toutes les grandes villes, dans tous les centres industriels, dans toutes les localités où la masse travailleuse représente une proportion appréciable de la population, usines et fabriques, chantiers et ateliers étaient silencieux et déserts ; grands magasins et petites boutiques étaient fermés tandis que la rue était envahie par les travailleurs dont l'allure martiale, l'aspect décide, les clamours énergiques et les chants de révolte faisaient trembler les grands affumeurs et inspiraient aux petits profiteurs une crainte salutaire.

C'était une journée où s'élevait, impétueux et menaçant, un souffle révolutionnaire.

Il n'en est plus ainsi. Le 1^{er} mai est devenu, pour beaucoup, la Fête du Travail, comme si — o dérisoire ! — le Travail plus enchaîné, plus meurtri et plus affamé qu'il

ne l'a jamais été, pouvait décentement fêter sa délivrance !

En honneur dans tous les partis politiques qui se proclament prolétariens et dans toutes les organisations économiques qui se disent syndicales, l'esprit de discorde a brisé toute initiative privée.

L'obéissance aveugle aux mots d'ordre des Comités directeurs et des chefs est devenue la règle et la coutume. Sont traités de provocateurs ceux qui s'insurgent contre les mauvaises habitudes de soumission.

Le Proletariat ne menace plus, il sollicite ; il n'exige plus, il quémande ; il ferme le poing, mais au lieu de l'abattre, vigoureux et vengeur, sur le museau des politiciens qui le transhant et des capitalistes qui l'exploitent, il se contente de le tenir en l'air.

Le 1^{er} mars sous les plis de la loque tricolore, symbole de la Patrie assassinée. Il hurle la *Marseillaise*, cantique des affameurs, aussi volontiers que l'*Internationale* chantant des affamés.

Cette honte va-t-elle continuer ? Si la classe ouvrière et paysanne ne veut pas retourner à l'esclavage des siècles féodaux, il faut que, de toute urgence, elle déserte la voie dans laquelle ses dirigeants l'ont engagé ; il faut qu'elle retrouve son instinct combatif ; il faut qu'elle revienne à son esprit de révolte et reconquière son indépendance.

Est-ce donc devenu impossible ? Est-il trop tard ? La politique, cette chose sale et malodorante, a-t-elle à ce point infecté la masse des syndiqués, qu'il soit devenu impossible de débarasser ceux-ci de cette infection ?

Les syndicats se sont-ils laissés tellement corrompus par le virus réformiste qu'il faille désespérer de les assainir ? Je ne veux pas le croire. J'aperçois deux moyens de ramener les travailleurs « cons-

cients et organisés » dans la voie qu'ils n'auraient jamais dû abandonner et qui, seuls, aboutit à la libération véritable du travail.

Le premier de ces moyens vise l'organisation elle-même, qu'il faut, à tout prix, revitaliser en lui restituant une base et, de transmission en transmission, des rouages réellement et pratiquement fédéralistes.

Le second concerne l'action quotidienne et persistante, qui, coûte que coûte, doit céder d'être politicienne et réformiste pour devenir directe et révolutionnaire.

Nos amis syndicalistes-révolutionnaires qui militent au cœur de la C. G. T. réunifiée s'emploient de leur mieux à ce travail de redressement.

En dépit des énormes difficultés qui résultent de la faiblesse de leurs effectifs et de l'exigüité de leurs ressources, les anarchistes et anarcho-syndicalistes groupés dans la C. G. T. S. R. donnent vaillamment l'exemple et déplacent une activité sans bornes en faveur d'une propagande et d'une action antiparlementaires, antélectuaires et franchement révolutionnaires.

Energiquement et inlassablement poussée, par les uns à l'intérieur de la C. G. T. C. réunifiée et par les autres au sein de la C. G. T. S. R., cette œuvre de rénovation ouvrière finira-t-elle par triompher des influences politiciennes et réformistes qui paralyseront le monde syndical ?

Mon optimisme « indécorageable » se plait à l'espérer.

Si cet espoir n'est pas déçu, nous connâtrons, dans les années qui vont suivre, des « 1^{er} mai » annonciateurs des grandes journées révolutionnaires qui, faisant table rase du Capitalisme, de l'Etat, des Parlements, des Patries et des Églises, affranchiront définitivement le Travail et feront de tous les travailleurs des êtres égaux, solidaires, libres et heureux.

SEBASTIEN FAURE.

Les événements d'Espagne

On connaît la lutte acharnée et ardue que nos camarades anarchistes et anarcho-syndicalistes d'Espagne mènent d'une part contre le fascisme, qu'ils ont déjà mis en déroute, et d'autre part contre les partis politiques pour une orientation du prolétariat espagnol vers des formes d'action positive.

Malgré le silence intéressé des uns, et les calomnies des autres, on peut leur faire confiance pour mener à bien la formidable bataille sociale engagée contre les féodaux de la terre, et du capital.

D'ores et déjà, nous serons en mesure de donner, la semaine prochaine des informations détaillées et vérifiables, de la position de nos camarades, et sur le congrès de la C.N.T. qui se tient à partir du 1^{er} mai.



plus d'efficacité dans la grande lutte qui va venir.

Le prolétariat français va devoir se sauver lui-même. Et sauver avec lui toutes les plus hautes valeurs humaines, le meilleur des cultures séculaires dont il est l'héritier, les notions de dignité et de liberté dont il est le représentant et le défenseur. Tout ce que menace la barbarie.

En 1934, il a su déjà la faire reculer. Bientôt, uni à nouveau, toute équivoque dissipée, aboli le prestige des charlatans, il triomphera à nouveau. Il se prépare quelque chose de beauoup plus important que ce qu'on nomme d'habitude révolution. De beauoup plus important qu'un changement de gouvernement. Toutes les conditions du travail et de l'existence vont devoir être changées.

Transformation immense à laquelle tout prépare le prolétariat de France, son magnifique passé, son expérience historique, son attachement passionné à ses conceptions qui sont pour beaucoup sa création collective, à une cause qui porte toutes ses espérances et à laquelle, de génération en génération, il a donné le meilleur de ses efforts et de lui-même.

EPSILON.

De mon wagon

L'arme de Basile

Carpette est hors de lui. Il a reçu, d'un candidat d'Union Nationale, un canard électoral dont la quatrième page est remplie de clichés se rapportant soi-disant aux événements d'Espagne, et que je regrette de ne pouvoir reproduire ici... Toutefois le titre et le sous-titre sont suffisamment éloquents. « Le Front populaire est passé par la... » Prisons ouvertes, libérant voleurs et assassins, qui se livrent au pillage. — Destructions et incendies de monuments publics et privés. — Massacre en masse de tous les adversaires politiques. — Nombreux cas d'êtres humains égorgés, dépecés et mis à l'étau des boucheries, d'autres arrêtés d'essence et brûlés vivants (*sic!*)... « Je dois dire qu'on n'a pu trouver de clichés pour la plupart de ces, quant aux autres, ils semblaient plutôt se rapporter aux épisodes de la sanglante répression dans les Asturias.

C'est une honte! s'exclame mon copain, on ne devrait pas tolérer de tels moyens de propagande. Mais ils peuvent faire et dire tout ce qu'ils voudront, ils n'empêcheront pas le Front populaire de passer!

C'est entendu, mon vieux, ce journal est une insanité, mais toi, communiste, tu es bien mal venu de critiquer ces méthodes de polemique et ces moyens exaspérés de persuasion. Car j'ai suivi de près votre campagne électorale, et tu conviendras que, vous aussi, vous avez cherché dans la masse! Vous avez livré par tracts, affiches, journaux, papillons, orateurs une grande bataille d'affirmations gratuites. Et ce type: « Le pain, la paix, la liberté » ne résiste pas une seconde à l'examen. Seules, vos qualités croient à vos bobards, et encore?... Et je ne te ferai pas l'injure de penser que tu y crois toi-même, pas plus que ton candidat.

Nous sommes décidés à triompher, et nous employons tous les moyens! Nous ne voulons pas nous cantonner dans une attitude expectante et une opposition systématique. Nous ne restons pas dans notre tour d'ivoire à contempler notre nombril... Nous voulons agir!

En somme, à votre tour, vous prétendez prouver le mouvement en marchant. C'est une opinion.

Mais, au sujet de la lutte sociale, qui s'amorce en Espagne et vers laquelle, en ce Premier Mai, tous nos regards doivent se tourner, je crois que tu dérives un peu: Dans votre manifeste de propagande, je lis, entre autre: « ...car Hitler, qui paye pour être obéi, n'aime pas voir dans son voisinage une France amoureuse de ses libertés, qui, en faisant flotter le drapeau du Front populaire, a permis le magnifique redressement qui vient de s'effectuer en Espagne. » (Ces mots sont soulignés dans le texte.) Ah! qu'en termes élégants ces choses-là sont dites!

En prévision de l'avènement d'un gouvernement de front populaire, le préfet du Rhône a pris un ukase très liberal. Il rappelle que « tout étranger surpris à manifester sur la voie publique se verra immédiatement appréhendé et reconduit à la frontière quelle que puisse être sa situation personnelle tant au regard des autorités francaises qu'au regard des autorités de son pays d'origine. Cette mesure trouvera son application particulièrement rigoureuse dans les jours qui vont venir, spécialement le 1^{er} mai et pendant la période électorale où les étrangers n'ont rien à voir » — Vous voilà prêts, frères de misère, vous qui vous êtes échappés de votre enfer fasciste pour réaliser votre rêve à tous, la révolution émancipatrice. Monsieur le préfet qui croit encore, ou affecte de croire, aux frontières et aux patries ne veut pas. Ne lui faites pas de chagrin, mais soyez prêts à nous aider le jour que l'espérance proche, où nous briserons nos chaînes. Et si, par accident, un de ces jours vous tombiez entre ses griffes, rappellez-lui cette phrase de Clemenceau: « Où, les anarchistes ont raison, les travailleurs n'ont pas de patrie. »

Il n'y a pas que chez nous que les frères martiaux préchent la réconciliation avec les frères quatre bras. L'exemple vient de haut, je lis, en effet, dans l'Œuvre du 23: « Dans le domaine religieux et sur le désir express de Staline, les Komintern ne devront plus lutter énergiquement et impitoyablement contre la foi religieuse » comme on l'ordonne aux autres... » et le même jour, dans l'Humanité, Jean-Claude confirme en disant que cette tolérance détruit les petits canots étrangères sectaires de province. Alors, messieurs, il lui en faut donc de la religion à ce peuple que vous vous apprêtez si bien à exploiter.

Aimez-vous les folles déclarations d'amour? Où?... Alors procureurs de l'Humanité vendredi 24 et lisez l'article de Simone Téry consacré à Thoreau. Par respect pour elle j'ose espérer que Simone Téry est toujours indépendante, et qu'elle n'a pas encore appris à manier la brosse à reluire. Je veux la croire toujours journaliste, et non « sic ». Alors, comment interpréter son article, dans lequel il est dit: « Maurice Thoreau sera un des grands hommes dont parlera l'histoire... », « C'est un chef né... »

« Quand on le voit, on l'aime... » Dès qu'il paraît, tous les visages s'épanouissent... « Il y a sur son visage un air de douceur et de gentillesse qui lui gagne tous les cœurs... » Il y a aussi les mamans qui « prennent leurs petites dans leurs bras pour leur montrer Maurice... »

Comment, dis-je, interpréter son article si ce n'est comme la déclaration d'une amoureuse au mâle qu'elle désire?

La foire électorale étant terminée, il faut que nous nous occupions à nouveau de choses sérieuses. Et, pour commencer, je vous propose de marcher à fond pour l'AMNISTIE. Nous voulons l'amnistie pleine et entière pour TOUS. Nous ne pouvons admettre que des déserteurs ou insoumis créent un bâton, que d'autres créent en exil. Et nous ne saurons admettre, non plus, que COTTIN soit condamné à crever de faim. A ce sujet, quez-vous songé qu'il doit sortir de cabane d'ici une quinzaine? Avez-vous pensé à lui venir en aide pécuniairement ou moralement? Non? Pas encore? Alors, dépêchez-vous de faire quelque chose.

La Révolution (R majuscule) est faite. Et très bien faite. Dimanche, place Jules-Joffrin, devant la mairie du XVIII^e. Les résultats sont annoncés par transparent. — A Clignancourt, c'est Pillot, communiste, qui est en tête des gauches. Il est hissé sur de robustes épaules (échec passe-partout) pendant qu'èlate l'Internationale. — Puis il dit: « Camarades, soyez calmes, et rentrez chez vous pour être prêts pour la victoire de dimanche prochain. » — En voilà un, au moins qui a du dynamisme révolutionnaire...

HENRI GUERIN.

AU TEMPS DE L'ACTION DIRECTE

Le 1^{er} Mai 1906

Le 1^{er} mai 1906, dénommé « le complot », a marqué une date historique dans les annales du syndicalisme ouvrier français.

En effet, encouragée par les résultats obtenus dans la lutte pour les revendications immédiates par les méthodes de plus en plus généralisées de l'action directe, la C. G. T., qui, depuis quelque temps, menait une agitation intense en faveur de la journée de huit heures, avait décidé, au Congrès de Bourges de 1904, d'en préparer l'application dans toutes les entreprises, à partir de cette date.

On lisait dans le rapport présenté à Bourges :

Depuis 1889, tous les ans au 1^{er} mai, on recommande les pétitions en faveur de la journée de huit heures.

Tous les ans, les délégations ouvrières déposent leurs revendications entre les mains des préfets qui les transmettent aux pouvoirs publics.

Tous les ans on organise les manifestations platoniques du 1^{er} mai et jamais aucune de ces pétitions, aucune de ces revendications n'est prise en considération.

...Il nous semble que la revendication de la journée de huit heures est assez importante pour attirer l'attention et les efforts de tous; il est donc nécessaire que le congrès décide l'organisation d'un vaste mouvement d'agitation pour la conquête de la journée de huit heures...

...La Commission demande au Congrès que de grandes manifestations soient organisées dans toute la France pour le 1^{er} mai 1905, et qu'ensuite une propagande active d'éducation soit engagée par le comité et les sous-comités de propagande pour préparer les esprits afin qu'au 1^{er} mai 1906 aucun ouvrier ne consent à travailler plus de huit heures par jour, ni à un salaire inférieur au minimum établi par les organisations intéressées. »

On se rend compte que c'était là une revendication capitale qui préoccupait le mouvement ouvrier depuis de longues années, depuis que le machinisme, remplaçant progressivement la main-d'œuvre, permettait d'entrevoir non seulement le soulagement de l'effort humain mais aussi la réduction du temps de travail.

Déjà vingt ans plus tôt, les syndicats ouvriers de l'Amérique du Nord avaient choisi le 1^{er} mai 1886, qui fut marqué par les incidents sanglants de Chicago, pour solenniser la lutte en faveur de la journée de huit heures.

Aussi les militants ouvriers de cette époque, les Grifflines, les Pouget, les Yvetot, etc., n'avaient-ils rien négligé pour le succès de cette journée qui devait en outre marquer le début d'une recrudescence d'activité syndicaliste révolutionnaire et l'affirmation de ne compter que sur ses propres forces pour réaliser ses aspirations.

Ainsi que le déclarait le camarade Delteil, dans le rapport d'activité qu'il fit au Congrès d'Amiens 1906 : « Le prolétariat n'implorait plus, il n'entendait plus attendre que du bon vouloir du législateur une amélioration de son sort, il se montrait décidé à exiger. »

Aperçue par ces préparatifs, la bourgeoisie alerta les pouvoirs publics. Dès le commencement de l'année qui, comme cette année, devait être une année d'élections législatives, le journal conservateur, *L'Echo de Paris*, publiait un reportage sensationnel sur les syndicats, intitulé : *La Révolution qui vient*.

Aussi, lorsque fut apposée, sur la façade de la Bourse du Travail de Paris, une banderole gigantesque portant cette inscription impérative : « A partir du 1^{er} mai 1906 nous ne travaillerons que huit heures par jour, ce fut dans le camp bourgeois une panique sans précédent.

L'apprehension d'une journée révolutionnaire mit le comble à l'affolement de nombreux bourgeois qui désertèrent la capitale, emportant leurs biens les plus précieux. D'autres dévalisèrent les magasins d'alimentation et de syndicalisme révolutionnaire et l'affirmation de ne compter que sur ses propres forces pour réaliser ses aspirations.

La journée du 1^{er} mai 1906 n'en fut pas moins une journée de grève totale et de manifestations imposantes de la classe ouvrière descendue dans la rue. Elle fut marquée par des collisions sanglantes entre les travailleurs revendiquant leur droit à la vie et les forces policières au service du capital.

Par sa préparation méthodique et le renforcement qu'elle eut dans le mouvement social, c'est de cette journée qu'est partie la formidable agitation qui secoua le prolétariat français dans les années qui suivirent.

C'est elle qui apporta aux syndicats ouvriers français la révélation soudaine de leur force et les orienta vers la lutte directe contre l'adversaire de classe : le capitalisme.

De fait à cette occasion un grand nombre de grèves éclatèrent dont certaines très importantes et qui, presque toutes, se termineront par la victoire des ouvriers en lutte.

Le syndicalisme de cette époque affirmait sans honte sa tendance révolutionnaire. Il ne craignait pas, comme on l'a vu au Congrès d'Amiens 1906, d'affirmer sa méfiance contre les endormeurs politiciens.

Un mouvement comme celui du 1^{er} mai 1906 ne portait pas seulement en lui l'expérience des revendications immédiates, il avait une signification beaucoup plus haute : celle de préparer les forces ouvrières à la guerre de classe par laquelle ils aspiraient à renverser le régime d'oppression capitaliste et à édifier eux-mêmes la société nouvelle.

Puisse le 1^{er} mai 1936 faire revivre cette attitude négative et partant vainue.

Aussi le suicide auquel aboutit la carrière douloureuse de Cripire apparaît comme une issue nécessaire, voire logique.

Le climat de l'arrière est évoqué par Guillois avec une maîtrise qui rappelle les grands maîtres du naturalisme.

Le Sang Noir est en effet le premier roman de l'arrière.

Au moment où de nouveau la psychose mortelle de la guerre pénètre les esprits, c'est un grand acte que de montrer le véritable aspect de la guerre chez les civils. Un grand acte auquel l'écrivain Guillois n'a pas failti.

JAMES GUILLAUME.

Les classes sociales en U. R. S. S.

par Charles ROBERT

deur de la tâche qui constitue la journée de travail. C'est donc le travail à perte appliquée à l'agriculture. Ainsi un individu fort peut faire dans sa journée deux ou trois journées de travail, tandis qu'un individu plus faible ou une femme peut travailler trois jours pour accomplir sa journée de travail.

Les classes sociales en U. R. S. S.?

La question peut sembler à beaucoup de travailleurs, mal renseignés, comme une invention contre-révolutionnaire.

Pourtant, dix-neuf ans après la révolution d'octobre, et malgré la destruction de la bourgeoisie comme classe et l'interdiction pour les particuliers d'exploiter les hommes, les classes sociales existent en U. R. S. S.

Il serait intéressant d'étudier les causes qui les ont engendrées. Pour l'instant, nous nous contenterons de suivre l'exposé d'Yvon.

Yvon divise grossièrement la population

en trois classes. Cette division n'est pas arbitraire. Elle repose sur le revenu et la position sociale des individus qui composent ces trois classes.

En U. R. S. S. l'exploitation de l'homme par l'homme est interdite par la loi. Donc, aucun homme n'a le droit de monter une entreprise et d'en exploiter pour son compte.

Toutes les entreprises industrielles ou commerciales appartiennent à l'Etat. Après la collectivisation de la campagne, 80 % des exploitations de la terre travaillent sous la forme collective de Kolkhoze ou Sovkhoze ; 20 % seulement appartiennent à des petits propriétaires.

Yvon divise grossièrement la population

en trois classes. Cette division n'est pas arbitraire. Elle repose sur le revenu et la position sociale des individus qui composent ces trois classes.

Il serait intéressant d'étudier les causes

qui les ont engendrées. Pour l'instant, nous nous contenterons de suivre l'exposé d'Yvon.

La fin de la saison, lors de la rentrée de la récolte, on livre d'abord à l'Etat son dû : impôts, paiement des services de tracteurs, fournitures, etc., après on préleve la semence nécessaire pour la prochaine récolte. Le résultat de la récolte est partagé ensuite aux journées de travail totalisées et chacun reçoit sa part. Ainsi les familles dont les membres males ou forts sont plus nombreux touchent davantage que les autres. Si la récolte est bonne on touche plus, si elle est faible on touche moins.

Le paysan russe travaille sans connaître le prix de son travail. On peut facilement imaginer les abus, les injustices, la misère qu'un système pareil, sans aucun contrôle des participants, peut engendrer.

Selon Yvon, le standard de vie du paysan russe est plus bas qu'avant-guerre.

Les travailleurs dans l'industrie travaillent pour un salaire fixe déterminé par la tâche accomplie. Le travail à la chaîne est généralisé. Le chronométrage est poussé à l'extrême et ce sont les bureaux qui calculent le montant de la tâche ainsi que le paiement.

Selon Yvon, les chiffres empruntés à la presse soviétique et à l'exposition de la Rue La Boétie, les salaires varient entre 80 et 200 roubles par mois. Entre ces deux chiffres se placent toutes sortes de catégories. Il arrive cependant qu'un bon spécialiste ou ouvrier habile arrive à faire 250 ou 300 roubles par mois et même plus. Le travail à la pièce généralisé permet toutes les variations possibles et imaginables. Quant on sait qu'un kilo de pain noir coûte 80 kopecks (un rouble à 100 kopecks) on peut facilement calculer le standard moyen de l'ouvrier russe. Ainsi un bon ouvrier spécialiste qui gagne 7 roubles par jour peut s'acheter environ 9 kilos de pain, celui qui gagne 3 roubles ne peut acheter que 4 kilos environ.

La première classe sociale est constituée par les employés et les agents de maîtrise.

Les salaires des employés subalternes dépassent rarement ceux des ouvriers et sont, souvent, même plus bas. Ces employés ont l'avantage de ne pas travailler à la pièce.

Ce sont les bous émissaires du régime. Les dirigeants bolcheviques exploitent adroitement l'anomie naturelle qui existe entre les ouvriers et les bureaucraties et font retomber souvent sur la tête de ces malheureux les fautes des grands personnages qui, en U. R. S. S., ne se trompent jamais,

Les agents de maîtrise et les employés moyens gagnent entre 200-400 roubles par mois et même plus. Les employés sont nommés par voie hiérarchique. Yvon classe dans cette catégorie le personnel moyen de l'administration et des bureaux des entreprises qui gagne moins de 5.000 roubles par mois. Toutes les variations de primes et de rétributions sont pratiquées. Ainsi le directeur d'une entreprise moyenne arrive par le jeu des primes à la production à gagner 3-4.000 roubles par mois. Pour camoufler l'inégalité flagrante des salaires, les bolcheviques calculent les moyennes pour chaque entreprise en divisant le salaire total par le nombre des salariés de l'ouvrier au directeur.

La troisième classe est constituée par le haut personnel de l'administration civile, militaire, par les directeurs des trusts, des grosses usines, grands journalistes, écrivains, etc. C'est entre les mains de cet appareil que se trouve la direction politique et économique de l'U. R. S. S.

Le Cinquantenaire du 1^{er} Mai 1886

LES MARTYRS DE CHICAGO

NOUS n'avons pas le culte des anniversaires. Cependant, il nous plaît aujourd'hui de faire revivre dans l'esprit de nos camarades la tragédie de Chicago. Cinq anarchistes y trouvèrent la mort, payant ainsi de leur sang le progrès et le bien-être dont bénéficia la foule anonyme des travailleurs.

Il est bon de remémorer les épisodes de cette bataille sociale, dans lesquelles les anarchistes forcèrent l'admiration de tous, celle même de leurs bourreaux, en affrontant courageusement la mort avec, sur les épaules, une suprême affirmation de leur pensée anarchiste.

Peu d'entre nos jeunes camarades connaissent les détails des événements de Chicago. Le Libertaire a pensé faire œuvre utile en leur rappelant succinctement les faits qui se déroulèrent pour aboutir à l'exécution de quatre anarchistes, au suicide dramatique d'un cinquième condamné et à l'emprisonnement des trois autres.

LA JOURNÉE DE HUIT HEURES

La propagande pour la journée de huit heures fut le point de départ des événements de Chicago.

S'inspirant de l'agitation qui commença en 1832, par une grève pour obtenir la journée de dix heures, puis qui se continua par le Congrès de New-York (12 octobre 1845), par le vote du Parlement anglais établissant la journée de dix heures (1847) ; par la réduction des journées de travail de quatorze à onze heures dans presque toute la République des Etats-Unis ; par le Congrès de Baltimore (20 août 1866) dans lequel les travailleurs, abandonnant les partis bourgeois, créèrent le parti ouvrier ; par l'organisation des premières forces de l'association internationale des travailleurs, aux Etats-Unis, œuvre des révolutionnaires allemands (1870-71), et par la grève monstre du 13 janvier 1872, dans laquelle 100.000 ouvriers sans travail défilèrent par les rues de New-York, la Fédération des Travailleurs des Etats-Unis et du Canada, fondée en 1880, décidée en octobre 1884 de faire la première grève pour ouvrir la journée de huit heures le premier mai 1886.

Depuis 1889, une partie des ouvriers de Chicago ne travaillait que huit heures par jour, et déjà dans divers états cette journée était légale. Mais les décrets restaient lettre morte. En mai 1886, sur 110.000 ouvriers qui se mirent en grève, près de la moitié obtint une réduction de travail et les autres des avantages.

Les anarchistes, longtemps hostiles à l'idée de la grève s'y rallieront par la suite. Il était utile d'exposer l'histoire de ce mouvement pour mieux faire comprendre le sens de la résistance des capitalistes.

LE CONFLIT

Le 16 février 87, un conflit s'était élevé dans l'usine de M. Mac Cormick, laissant douze cents ouvriers sans aucune ressource, une réunion en masse des exclus eut lieu, de laquelle Parsons et Schwab, collaborateurs de l'*Arbeiter-Zeitung* (journal des Ouvriers) firent les rapports. Ils protestaient contre l'envoi de quatre cents policiers armés et de trois cents policiers privés, armés également.

Dès lors, des réunions se tinrent tous les soirs et des collisions avec les gardiens du capital se produisaient quotidiennement. La colère des ouvriers monta jusqu'à l'extrême et vingt-cinq mille personnes assistèrent à la réunion du dimanche qui précéda le premier mai. Fielden, Parsons et Schwab furent les principaux orateurs.

Le 3 mai, les ouvriers rassemblés devant l'usine Mac Cormick, furent fusillés à bout portant par la police privée. Ils firent face à leurs agresseurs et la bataille dura un quart d'heure. Les policiers reçurent des renforts et s'acharnèrent sur les ouvriers qu'ils décimèrent.

Aussitôt Spies fit répandre une circulaire dans laquelle il appela les ouvriers aux armes. Un autre manifeste parut, invitant les travailleurs à se réunir en masse sur le marché au foin, dans la nuit du 4 au 5 mai.

Le lendemain de ce massacre, Parsons et Spies publiaient dans leur journal l'appel suivant : « La guerre de classe est commencée. Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick. Leur sang crié : Vengeance ! Le做到 n'est plus possible. Les bêtes fâvées qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère ! Puisqu'on nous mitraille, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir. La situation nous fait un devoir de prendre les armes ! Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emplissaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social... Séchez vos larmes, femmes et enfants, qui pleurez ! Esclaves, haut les cours ! Vive l'insurrection ! »

LA BOMBE

Le jour suivant, quinze mille ouvriers se rendirent au meeting de protestation tenu sur la place Hay Market, mais dans une pensée toute pacifique, car il avait été décidé, à la dernière heure, de s'y rendre sans armes.

Spies, Parsons, Fielden et d'autres camarades prirent la parole. Tout se passa dans le plus grand calme, si bien que le malaise de Chicago, venu pour assurer le maintien de l'ordre, se retira.

Deux cents personnes restèrent encore sur la place du Marché, lorsqu'une troupe d'une centaine de gendarmes s'élança sur les assistants. Le commandant, le capitaine Ware, cria à Fielden : « Au nom du peuple de l'Etat d'Illinois, j'ordonne à cette assemblée de se dissoudre ! » Fielden répondit : « Capitaine, ceci est une assemblée paisible. »

Le capitaine se retourna, donna un ordre à ses gens et l'attaque au revolver commença.

À ce moment même, un corps lumineux rayonna dans l'espace et tomba au milieu des policiers. C'était une bombe dont l'explosion tua sept gendarmes et en blessa grièvement une soixantaine.

Saisis d'épouvante, les survivants songèrent à fuir, quand survinrent des policiers montés et la bataille s'engagea. Le peuple se défendit avec héroïsme, à coups de revolver ; mais la lutte était malheureusement inégale, et les ouvriers durent céder encore une fois, devant les fusils à répétition, qui « firent merveille ».

LES ARRESTATIONS

Les autorités prirent prétexte des gendarmes tués par l'explosion de la bombe pour arrêter les camarades connus et entraîner ainsi la marche ascendante du mouvement anarchiste. Parmi les premiers arrêtés, se trouvaient Auguste Spies, né à Landeck (Hesse), en 1855 ; Samuel Fielden, sujet anglais, 40 ans ; Oscar Neebe, 40 ans, à Philadelphie ; Michel Schwab, né à Mannheim (Allemagne), en 1853 ; Louis Lingg, Allemand, né en 1864 ; Adolphe Fischer, Allemand, 30 ans ; et Engel Georges, Allemand, 51 ans.

Albert Parsons, 39 ans, Américain, réussit à se soustraire aux recherches de la police.

Une réaction épouvantable, comparable seulement à celles qui se déchaînèrent en Russie, en France, à l'époque des attentats, où l'on compte dans la même nuit deux mille perquisitions et arrestations, et tout récemment en Catalogne, terrorisme, population ouvrière de l'Illinois. On voulait retrouver le lanceur de la bombe, à tout prix. Mais la police, se montrant impunisante, les juges ordonnèrent l'élargissement des milliers de camarades arrêtés et jetèrent leur dévolu sur les huit anarchistes dont nous venons de citer les noms.

On ne pouvait pas dire d'eux qu'ils avaient jeté la bombe meurtrière, mais la part qu'ils avaient prise aux événements suffisait pour les désigner aux coups de la ploutocratie américaine.

LE JUGEMENT

Même en admettant la justice de classe, les huit anarchistes arrêtés ne pouvaient être rendus responsables de l'explosion. Ils étaient connus pour leurs idées et pour l'activité avec laquelle ils les propageaient. Si l'un d'eux avait lancé la bombe, il se serait accusé dans le but de revendiquer l'acte qu'il aurait jugé utile et juste. C'est ce que déclara Spies en plein tribunal : « Si j'avais jeté ou fait jeter cette bombe, je n'hésiterais pas, dit-il, à le déclarer ici. C'est vrai que des vies furent supprimées. Mais songez aux centaines d'existances que cette intervention lourdeyante sauva du massacre. Si cette bombe n'eût pas été jetée, des centaines de veuves et d'orphelins seraient là, où se trouvent à présent quelques victimes seulement. Mais on ne veut pas tenir compte de ce fait de la provocation meurtrière qui couche tant des nôtres et qui s'apprête à consommer une hécatombe plus formidante encore. »

Mais il était visible que la justice des industriels de Chicago tenait moins à découvrir l'auteur de l'attentat qu'à supprimer des éléments actifs, énergiques et vigoureux, des hommes dont le seul but consistait à poursuivre l'enfranchissement intégral des travailleurs.

Le juge-policier Grinnell, sans insister sur l'affaire, fit surtout ressortir la propagande méthodique entreprise par les huit accusés et qui devait fatidiquement aboutir à une conclusion violente. Il leur reprocha leur activité, leur nationalité, leurs écrits et termina en demandant leurs têtes, tandis que toute la presse capitaliste exigeait qu'ils fussent condamnés à mort.

Le moment tragique où Grinnell reprochait aux anarchistes de ne pas avoir le courage de revendiquer les conséquences de leurs écrits et de leurs paroles, un véritable coup de théâtre se produisit. Devant la gravité de l'accusation d'assassinat et de complot qui pesait sur ses camarades et prévoyant leur condamnation certaine, Parsons, sur lequel la police n'avait pu mettre la main, eut le courage héroïque de se constituer prisonnier en pleine audience, venant ainsi jeter à son accusateur un démenti tragique et réclamant sa part de responsabilité.

Les camarades furent condamnés le 17 mai.

Le verdict fut impitoyable : la peine de mort fut prononcée pour tous les accusés. Ils furent condamnés à être pendus. La grâce intervint cependant pour Schwab et Fielden dont la peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle et pour Neebe qui fut condamné qu'à quinze ans de prison, bien qu'il implorât la grâce d'être pendu avec ses camarades.

LEURS DECLARATIONS

La place nous manque pour publier ici les déclarations faites devant le tribunal par les anarchistes de Chicago. Cependant nous ne pouvons faire autrement que d'en citer les passages essentiels, tant ces paroles jetées à la face des juges étaient une accusation contre la société capitaliste et ses soutiens, plutôt qu'une défense présentée par des accusés.

AUGUSTE SPIES

Auguste Spies commença en ces termes : « En m'adressant à ce tribunal, je me compromets par les mêmes paroles qu'un personnage vénifiant prononce, il y a cinq siècles, devant le Conseil des Dix et dans une circonstance semblable. Ma défense est votre accusation. Mes prétendus crimes sont votre histoire. Pour me faire condamner sous le prétexte que je connais celui qui lance la bombe, vous produisez les déclarations contradictoires de témoins payés. On a commis beaucoup de crimes juridiques et, même dans ces cas, les juges pouvaient agir de bonne foi. Mais ici, vous n'avez pas même cette excuse. Les représentants de l'Etat ont eux-mêmes fabriqué les témoins. L'accusation a choisi un jury corrompu dans son origine. Devant ce tribunal, devant ce public, moi, j'accuse le procureur d'Etat et le juge Bonfield d'avoir

machiné cela pour nous assassiner... Qu'avons-nous dit dans nos discours et dans nos écrits ? Nous avons expliqué au peuple sa situation sociale, les lois qui font se développer les phénomènes sociaux, les moyens d'investigation scientifiques ; nous avons prouvé que le salariat était la cause de toutes les iniquités et qu'il aurait à disparaître pour faire place à un système de production plus civilisé ; nous avons prouvé que les théories du progrès n'étaient pas le fait d'une majorité, mais une nécessité historique, et que, pour nous, la tendance du progrès était celle de l'anarchisme. Cette tendance est celle d'une société libre, sans classes ni gouvernements, une société dans laquelle l'égalité économique de tous, produit un équilibre stable comme base et condition d'un ordre naturel. Est-ce qu'on est en train de juger l'anarchie ? Si c'est cela, pour votre honneur, cela me fait plaisir. Je me condamne moi-même, parce que je suis anarchiste. Vous pouvez alors me condamner, honorable juge, mais il faut bien que l'on sache dans le monde entier, que dans l'Etat de l'Illinois, huit hommes furent condamnés à mort pour avoir cru dans un bien-être futur, pour ne pas avoir perdu la foi dans le triomphe final de la Liberté et de la Justice ! »

MICHEL SCHWAB

« Je parlerai peu, dit Michel Schwab, et je n'aurais pas dit un mot si mon silence ne pouvait pas s'interpréter comme une lâche acceptation de la comédie qui vient de se dérouler. Vous dites que l'anarchie est une doctrine hostile à la force brutale, opposée au système criminel actuel de production et de répartition des richesses. Vous m'accusez à mort pour avoir écrit des articles et prononcé des discours... Vous parlez d'une gigantesque conspiration... Un mouvement n'est pas une conspiration et nous avons tout fait à la lumière du grand jour... Nous annonçons un changement dans tous les pays de production industrielle, et ce changement ne peut pas ne se produire. Tous les jours on commet des assassinats. Les enfants sont sacrifiés inhumainement, les femmes périssent à force de travailler, et les hommes meurent lentement, consumés par de rudes travaux. Je n'ai jamais vu que les lois punissaient ces crimes... Des milliers d'ouvriers vivent à Chicago dans des habitations immondes, sans air, ni espace suffisant. Deux ou trois enfants avec père et mère, vivent en se sustenant d'un peu de viande avariée et de rares légumes. Les plus cruelles maladies déclinent les hommes et les femmes, surtout les enfants. N'est-ce donc pas horrible, dans une société qui se présente civilisée ? Le socialisme comme nous l'entendons vient dire que la terre et les machines doivent être la propriété du peuple... Quatre heures de travail pour jour seraient suffisantes pour produire le nécessaire à une vie confortable. Il restera donc du temps pour être consacré à la Science et à l'Art. C'est une erreur que d'employer le mot Anarchie comme synonyme de violence, car les deux choses sont opposées. Nous propagons aussi la violence, mais seulement contre la violence, comme moyen nécessaire de défense. »

OSCAR NEEBE

Oscar Neebe fit la déclaration suivante : « J'ai présidé un meeting à Turner Hall, et vous y avez été invités dans le but de discuter l'anarchisme et le Socialisme. Pourquoi les représentants du capitalisme nous accusent de nos misères, ne vinrent-ils pas discuter avec les ouvriers les aspirations de ces derniers ? Vos lois, que je ne connaissais pas, me reprochent la possession d'un revolver et d'un drapé rouge que vous avez trouvés sur moi. Vous avez prouvé que j'ai organisé des associations ouvrières, que j'ai travaillé à la réduction des heures de travail, que j'ai fait tout mon possible pour la publication du journal *Arbeiter Zeitung*, voilà mes délits. Moi, je vous supplie de m'appliquer la même peine qu'à mes autres camarades. Pendez-moi avec eux ! »

ADOLPHE FISCHER

Adolphe Fischer ne dit que quelques mots : « Je dois seulement protester contre la peine de mort que vous m'appliquez, parce que je n'ai commis aucun crime... Mais si je dois être pendu pour professer des idées anarchistes, pour mon amour de la

JUSTICE

Le lendemain de ce massacre, Parsons et Spies publiaient dans leur journal l'appel suivant : « La guerre de classe est commencée. Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick. Leur sang crié : Vengeance ! Le做到 n'est plus possible. Les bêtes fâvées qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère ! Puisqu'on nous mitraille, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir. La situation nous fait un devoir de prendre les armes ! Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emplissaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social... Séchez vos larmes, femmes et enfants, qui pleurez ! Esclaves, haut les cours ! Vive l'insurrection ! »

Le 16 février 87, un conflit s'était élevé dans l'usine de M. Mac Cormick, laissant douze cents ouvriers sans aucune ressource, une réunion en masse des exclus eut lieu, de laquelle Parsons et Schwab, collaborateurs de l'*Arbeiter-Zeitung* (journal des Ouvriers) firent les rapports. Ils protestaient contre l'envoi de quatre cents policiers armés et de trois cents policiers privés, armés également.

Dès lors, des réunions se tinrent tous les soirs et des collisions avec les gardiens du capital se produisaient quotidiennement. La colère des ouvriers monta jusqu'à l'extrême et vingt-cinq mille personnes assistèrent à la réunion du dimanche qui précéda le premier mai. Fielden, Parsons et Schwab furent les principaux orateurs.

Le 3 mai, les ouvriers rassemblés devant l'usine Mac Cormick, furent fusillés à bout portant par la police privée. Ils firent face à leurs agresseurs et la bataille dura un quart d'heure. Les policiers reçurent des renforts et s'acharnèrent sur les ouvriers qu'ils décimèrent.

Aussitôt Spies fit répandre une circulaire dans laquelle il appela les ouvriers aux armes. Un autre manifeste parut, invitant les travailleurs à se réunir en masse sur le marché au foin, dans la nuit du 4 au 5 mai.

Le lendemain de ce massacre, Parsons et Spies publiaient dans leur journal l'appel suivant : « La guerre de classe est commencée. Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick. Leur sang crié : Vengeance ! Le做到 n'est plus possible. Les bêtes fâvées qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère ! Puisqu'on nous mitraille, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir. La situation nous fait un devoir de prendre les armes ! Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emplissaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social... Séchez vos larmes, femmes et enfants, qui pleurez ! Esclaves, haut les cours ! Vive l'insurrection ! »

Le 16 février 87, un conflit s'était élevé dans l'usine de M. Mac Cormick, laissant douze cents ouvriers sans aucune ressource, une réunion en masse des exclus eut lieu, de laquelle Parsons et Schwab, collaborateurs de l'*Arbeiter-Zeitung* (journal des Ouvriers) firent les rapports. Ils protestaient contre l'envoi de quatre cents policiers armés et de trois cents policiers privés, armés également.

Dès lors, des réunions se tinrent tous les soirs et des collisions avec les gardiens du capital se produisaient quotidiennement. La colère des ouvriers monta jusqu'à l'extrême et vingt-cinq mille personnes assistèrent à la réunion du dimanche qui précéda le premier mai. Fielden, Parsons et Schwab furent les principaux orateurs.

Le 3 mai, les ouvriers rassemblés devant l'usine Mac Cormick, furent fusillés à bout portant par la police privée. Ils firent face à leurs agresseurs et la bataille dura un quart d'heure. Les policiers reçurent des renforts et s'acharnèrent sur les ouvriers qu'ils décimèrent.

Aussitôt Spies fit répandre une circulaire dans laquelle il appela les ouvriers aux armes. Un autre manifeste parut, invitant les travailleurs à se réunir en masse sur le marché au foin, dans la nuit du 4 au 5 mai.

Le lendemain de ce massacre, Parsons et Spies publiaient dans leur journal l'appel suivant : « La guerre de classe est commencée. Des ouvriers ont été fusillés hier devant l'établissement Mac Cormick. Leur sang crié : Vengeance ! Le做到 n'est plus possible. Les bêtes fâvées qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas du bétail d'abattoir. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut mourir que vivre dans la misère ! Puisqu'on nous mitraille, répondons de manière que nos maîtres en gardent longtemps le souvenir. La situation nous fait un devoir de prendre les armes ! Hier soir, pendant que les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères tombés sous les balles des assassins, les riches emplissaient leurs verres et buvaient, dans leurs somptueuses demeures, à la santé des bandits de l'ordre social... Séchez vos larmes, femmes et enfants, qui pleurez ! Esclaves, haut les cours ! Vive l'insurrection ! »



**LA TRIBUNE
SYNDICALE**

VIVE LE 1^{er} MAI

Le 1^{er} mai se déroulera cette année sous le signe du chloroformisme électoral. C'est dire qu'il sera calme et sera seulement dominé par le souci d'assurer une ambiance favorable au succès des candidats du Front populaire au deuxième tour de scrutin.

Ainsi en ont décidé les dirigeants syndicaux qui, se dérobant aux responsabilités qu'impose actuellement la lutte directe contre le patronat, ont asservi l'action ouvrière aux destinées pourtant sérieusement compromises du futur gouvernement de gauche.

Ce 1^{er} mai 1936, qui à la faveur de la reconstitution du bloc syndical, fort nous dit-on de 1.200.000 adhérents, aura dû marquer la renaissance d'une agitation ouvrière s'exerçant directement contre les profiteurs d'un régime que ses contradictions chaque jour plus criantes ont définitivement condamné, cette journée traditionnelle de revendication et de lutte ouvrière sera, de par la volonté des bureaucratiques, une journée d'attente et d'asservissement électoral.

Il s'agit, paraît-il, de ne pas permettre à la réaction de brandir l'épouvantail révolutionnaire devant les classes moyennes et lui permettre de contrarier ainsi le succès des candidats du Front populaire en ballottage.

C'est là une haute stratégie contre laquelle nous avons le devoir d'alerter les syndicalistes soucieux de défendre leurs organisations contre le virus politicien qui tend de plus en plus à pénétrer le mouvement syndical.

Aveons-nous tort de penser que les dangers de toutes sortes qui menacent le maintien de la paix commandent une action énergique et immédiate contre le conflit mondial qui se prépare ?

Et puisque le bureau confédéral, par la bouche de Jouhaux, s'était déclaré récemment partisan d'une grève générale préventive contre la guerre, étions-nous mal inspiré en proposant que la C.G.T. renouvelle l'exemple du 12 février 1934 et donne un premier avertissement aux fauteurs de guerre, en décrétant pour le 1^{er} mai 1936 la grève générale qu'imposeraient les circonstances ?

Nous pensons au contraire que la puissance de son unité syndicale retrouvée aurait donné à cette manifestation le caractère de force et de confiance nécessaire au mouvement ouvrier pour faire reculer les visées de la réaction et le préparer au rôle prépondérant qu'il est appelé à jouer dans les luttes futures.

Nous ne nous faisons d'ailleurs aucune illusion

sur le sort de notre suggestion faites surtout dans le but de mettre le bureau confédéral au pied du mur. Or, comme nous nous y attendions, on s'est bien gardé, au club des cervae planistes, de faire écho à cette proposition « démagogique ». Le réalisme de ces messieurs repose, concernant les remèdes à la situation intérieure, sur le bon vouloir du prochain gouvernement radical et sur ceux de la situation extérieure il s'en remet à la vigilance de la S.D.N. dont il n'est plus un militant sérieux pour prendre la défense.

Ainsi, cette journée revendicative, inaugurée voici cinquante années dans le sang des travailleurs de Chicago, cette journée librement choisie par les travailleurs de tous les pays pour commémorer le souvenir de ceux qui par centaines, par milliers sont glorieusement tombés dans les luttes sociales, cette journée où s'affirme la puissance terrible de la grève générale contre l'ennemi de classes est volontairement sabotée par ceux-là mêmes qui ont la responsabilité de diriger les luttes ouvrières de ce pays.

Tandis que l'on adopte une position d'expectative la crise continue ses ravages, le million de chômeurs français, affamé, reste une proie offerte aux convoitises du fascisme, les travailleurs encore dans les entreprises subissent les plus odieuses brimades et voient leurs salaires constamment réduits.

Le capitalisme, acculé dans ses derniers retranchements, cherche une issue dans le fascisme et la guerre. Bientôt la faillite du Front populaire lui fournira une occasion propice.

Il appartient aux syndicalistes qui ne se parent pas de formules toutes faites, à ceux qui dernièrement se sont ralliés autour d'une plate-forme de lutte anti-guerrière sans équivoque de rendre au syndicalisme ouvrier français son indépendance et sa virilité d'antan.

Devant les dangers qui s'accumulent, et qui menacent à tout instant de déclencher la catastrophe, la partie restée saine du mouvement ouvrier doit prendre conscience d'elle-même et palier l'insuffisance et la trahison des chefs félons.

Que cette journée du 1^{er} mai, qui consacre l'avènement du printemps, qui magnifie, chaque année, le triomphe de la vie sur la mort, marquera aussi l'avènement du renouveau syndical que nous acheminera vers la société future qui succédera aux vieux mondes qui se meurt.

N. FAUCIER.

L'heure du Syndicalisme révolutionnaire est arrivée

Dimanche, le « peuple souverain » a voté. La victoire tant attendue du Front Populaire est établie. Maintenant, il va falloir agir. La situation économique actuelle nécessite des solutions hardies. Les hommes qui ont capitulé devant le mur d'argent en 26, devant l'émeute en 34, sont incapables d'envisager ces solutions.

Les fonctionnaires, au moment de l'application des décrets-lois, ont manifesté aux cris de : « Daladier au pouvoir ; la police avec nous. » Si nous donnons tout son sens à ce cri, Daladier au pouvoir, cela voulait dire que, lorsque ce dernier sera de nouveau au Gouvernement, ces décrets de misère disparaîtront. Aujourd'hui, le Front Populaire est moins affirmatif, on parle seulement de les humaniser. C'est une capitulation anticipée. La crise budgétaire, l'assaut de la finance, qui est déjà commencé, détermineront une aggravation de la crise

Pour affirmer la valeur de l'action directe et la véritable souveraineté des travailleurs,

Vous chômerez le 1^{er} Mai !

Pour imposer votre volonté de paix contre toute guerre;

Pour faire reculer le fascisme et défendre les libertés ouvrières;

Pour préparer la libération du travail et l'affranchissement de toute oppression capitaliste et étatiste.

économique, la lutte de classes va s'accéder.

La désillusion sera grande. Jusqu'alors, le parti socialiste, malgré l'exemple malheureux de tous ses partis frères en Europe, s'est toujours maintenu par une démagogie adroite. Son argument décisif était qu'il n'avait jamais été amené à prendre le pouvoir ; demain, il y sera. Toutes les habiletés de Léon Blum ne pourront que retarder l'échéance de la faillite, mais ne l'éviteront pas. L'heure n'est plus aux habiletés politiques, aux combinaisons de couloir, elle est l'action. Le terrible problème du chômage est là, il faut le résoudre. Il faut donner à manger à ceux qui ont faim. L'adresse peut permettre d'échapper à certaines responsabilités, mais ne résoud rien.

On dit souvent que l'Histoire est un état-

RÉPONSE AU COMBAT SYNDICALISTE

Au sujet de mon dernier article du *Libertaire*, je suis pris à partie par *Le Combat Syndicaliste* qui me fait grief d'avoir écrit : « Et l'évangile hitlérien, comme toutes les doctrines fascistes d'ailleurs, est-il autre chose qu'une véhément apologie de la guerre ? »

Ce journal ajoute : « Il n'y a pas de doctrine fasciste : il y a la tyrannie tout court. »

« Je ne fais pas de différence entre l'apôtre de la guerre (Baudrillard, Tardieu, Hitler) et les hommes de la démocratie qui n'ont jamais cessé de la préparer (Poincaré, Sarraut). »

Moi non plus, je ne vois pas de différence. Et j'ai, en maints « papiers », suffisamment répété *ubis et orbis* que toutes les propositions, toutes les dictatures, toutes les gouvernements se valent », pour qu'il soit inutile d'y revenir, je pense...

Mais là n'est point la question. Je persiste à dire que seules, les doctrines fascistes sont de véhémentes apologies de la guerre.

Car il faudrait tout de même s'entendre sur la signification des mots. Si l'œuvre Rousseau au vocable « Apologie », je lis : « Justification d'une personne ou d'une chose ; elle peut être écrite ou orale, et elle est ordinairement présentée sur le ton de l'admission. »

Or, les démocrates, dans leurs *doctrines* au moins, n'ont jamais, que je sache, prononcé la justification admirative de la guerre. A plus forte raison ne l'exaltent-elles point véhémentement, fougueusement.

Qu'elles la préparent, au même titre que le fascisme, voilà qui ne souffre aucun doute. Mais elles font d'une manière hypocrite et non apologetique...

Le Combat Syndicaliste poursuit en m'invoquant aimablement à lui toute la paix avec mes préjugés... Il me demande de le laisser vomir sur tous les tyans : j'aurai garde de le distraire d'une si absorbante occupation ; je ne pourrai que l'assurer de l'identité de mes réactions en face de toutes les tyrannies.

Il m'est également rappelé, pour ma gouverne, que Mussolini et Hitler ne sont pas autre chose que les produits de la carence, de l'abandon et de la stupidité des démocraties.

Nous sommes toujours d'accord. J'ajouterais même que notre démocratie française se prépare à accoucher d'un fascisme qui ne le cédera en rien à ceux de Rome ou de Berlin.

Et l'on peut compter sur la déexterité des chirurgiens du Front populaire pour que l'opération réussisse au delà de toute espérance...

ANDRE MONTAGNE.

NOS OCCASIONS

Henri Varennes.	De Ravachol à Gaserio	25
James Guillaume.	— L'Internationale	25
James vol.	—	70
L. Trotsky.	— 1905. Epuisé	10
L. Trotsky.	Terrorisme et Communisme. Epuisé	8
L. Trotsky.	— L'abominable vérité de la presse. Documents Raffalovitch, recueillis par Souvarine. Au lieu de 25...	10
Gouverneur Dupin.	— Poincaré et la guerre de 1914. Au lieu de 15...	7
Tarrida del Marmol.	— Les Inquisiteurs d'Espagne	7
Georges Sorel.	— Réflexions sur la violence, au lieu de 15...	7
Georges Sorel.	— La Révolution dreyfusienne	2
Jean Variot.	— Proofs of Georges Sorel, au lieu de 15...	7
Pierre Paraf L.	— Le Syndicalisme français pendant et après la guerre. Préface de G. Renard...	12
A. Zévaès.	— Le Syndicalisme contemporain Paris 1913	5
Max Stirner.	— L'Unique et sa пропаганда	5
E. Armand.	— Initiation individuelle	5
G. Vidal.	— Comment mourut Philippe Daudet	5
A. Zévaès.	— Jules Guesde	5
K. Kautsky.	— La Révolution prolétarienne	5
C. Gafiero.	— Abrégé du capital	5
J. Boudreau.	— Le socialisme allemand et le nihilisme russe	5
Buchner.	— Force et Matière. Edit. d'avant guerre	5
Haecel.	— Origine de l'homme	5
Paul Louis.	— Histoire du socialisme des origines jusqu'à nos jours. Un fort vol, au lieu de 25	25
Barbusse.	— Staline	5
Grillot de Givry.	— Le Christ et la Patrie, rel. Bel. ex...	10
Joseph Reinach.	— Démagogues et socialistes	3
G. Pelletan.	— Victor Hugo, homme politique	8
F. Lucchesi.	— La Philosophie de Stirner	5
X...	— Les Rothschild	5

MUSÉE DU SOIR

Anis et lecteurs du *Libertaire*, vous êtes cordialement accueillis à la bibliothèque que l'Union des Syndicats et le groupe des écrivains prolétariens viennent d'ouvrir au 15, rue de Médeval, 14^e arrondissement, métros Edgar-Quinet ou Maine.

Entrée libre et gratuite. Vous y trouverez des millions d'ouvrages, brochures, collections de journaux, ouvrages techniques et littéraires, de sociologie et philosophie. Vous y verrez des expositions de peintures, photographies et documents.

Vous y connaitrez des amis. Heures d'ouverture : tous les soirs (sauf dimanches et fêtes), de 8 h. 1/2 à 11 heures et le dimanche après-midi, de 2 h. à 6 h. 1/2.

En ce moment exposition de photographies « Noirs au travail ».

ABONNEMENTS AU « LIBERTAIRE »

FRANCE	ETRANGER
52 Nos. 25 fr.	52 Nos. 30 fr.
28 Nos. 11 fr.	28 Nos. 16 fr.
13 Nos. 5 fr. 50	13 Nos. 7 fr. 50

Chèque Postal : N. Faucier, Paris 596, 29, rue Piat, Paris (20).

FREMONT.

Notre campagne antiparlementaire

NOTRE MEETING CENTRAL

Pour clôturer sa campagne antiparlementaire, la Fédération parisienne de l'Union Anarchiste organisait, samedi 25 avril, une réunion dans le 10^e arrondissement avec le concours des camarades Faucier, Ringea, Frémont et Sébastien Faure.

C'est devant une salle comble que nos camarades dénonçaient la duplicité et l'illusion du parlementarisme qui perpétue le régime d'oppression dont la classe ouvrière demeure l'éternelle victime et apportent les conceptions de lutte de l'Union Anarchiste.

Devant un auditoire vibrant et attentif, notre ami Sébastien Faure, enrichi d'une expérience de 50 années de luttes sociales, fit le procès des partis de gauche dans leur collaboration aux institutions de notre démocratie bourgeoise. Tour à tour, passant du plaisir au grave, il définissait la psychologie de l'électeur et du candidat de la façon magistrale dont il est coutumier. C'est par des applaudissements unanimes que les nombreux auditeurs approuvèrent nos solutions d'action directe par les travailleurs eux-mêmes, groupés dans leurs organisations ouvières de classe.

A noter que le Parti Communiste nous avait fait l'honneur d'un représentant officiel pour porter la contradiction. Sans doute les larbins moscouitaires qui ont reçu mission de liquider le mouvement révolutionnaire de ce pays commencent-ils à s'inquiéter de la renaissance du mouvement anarchiste ?

Toujours est-il que le tovaritch de service, commis au rôle ingrat d'expliquer la stratégie mirabolante et contradictoire des staliniens, a pu constater que les anarchistes faisaient respecter la liberté de parole même pour leurs adversaires de tendance et ce n'est vraiment pas leur faute si l'ordre dépenda sa salive en pure perte.

De fait, celui-ci se borna à nous accuser d'égarer la classe ouvrière, mais il se garda bien de développer ce que seraient les possibilités d'action du futur gouvernement de Front populaire. Aussi après une brève et décisive réponse de notre ami Frémont, les auditeurs, qui à minuit et demi, étaient restés aussi nombreux, adoptaient d'enthousiasme l'ordre du jour suivant :

Les travailleurs parisiens, réunis au préau des écoles de la rue Vicq-d'Azir, après avoir entendu les orateurs de l'Union Anarchiste,

Considérant que l'action parlementaire est révolée non seulement impuissante et inefficace pour réaliser les aspirations ouvrières, mais au contraire l'illusion qu'elles entretiennent dans les couches populaires a détourné de la lutte révolutionnaire les meilleures éléments désireux de se consacrer à l'émancipation sociale ;

Constatant que c'est précisément au moment où le capitalisme se débat dans une crise économique sans issue, conséquence des contradictions qui la ruinent dans sa course au profit, que les partis de gauche et d'extrême-gauche viennent à la rescoupe pour perpétuer son règne en apportant leur collaboration aux institutions périlleuses qui soutiennent le régime, alors que la situation est nettement révolutionnaire ;

Appelant les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du régime d'oppression et de misère que nous subissons, convaincus que c'est le seul moyen de préparer la classe ouvrière à réaliser, par l'exppropriation capitaliste, une société libertaire, basée sur l'égalité économique et sociale.

Se séparent aux cris de :

A bas le parlementarisme châtreur d'énergie !

Vive la libération des travailleurs qui ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes !

Une collecte faite à la sortie pour la propagande et *Le Libertaire* rapporta la somme de 103 fr. 90.